

Jamais content

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 45

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222176>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

D'un air revêché et cinglant, Mme Courbouillon repartit :

— Ne le suis-je pas avec tout le monde ?

— Ne te fâche pas, ma colombe, je n'ai pas voulu te vexer. Est-ce que tu penses que le dîner sera suffisant ?

— Comment le serait-il ? Nous ne sommes jamais que nous deux et tu ne peux pas supporter que nous laissions des restes.

— Madame, fis-je conciliant, je ne suis pas difficile.

D'un ton sec comme un coup de trique, l'irascible bonne femme répondit :

— Alors, vous serez satisfait.

— Tu sais, expliqua Courbouillon, que Badin est employé avec moi au Département ?

— Cela le regarde.

— C'est un excellent copain.

— Tant mieux.

— J'aurais voulu, mon amie, que tu lui témoignes un peu d'empressement.

— Est-ce mon habitude de me jeter au cou de tes invités ?

— De quoi se compose notre dîner ?

Sans répondre exactement, Mme Courbouillon sonna la domestique à qui elle réitéra la question qu'on venait de lui poser.

Marie répondit :

— Rien, ou peu de chose : un reste de ragout d'avant-hier, de la compote de rhubarbe, des gâteaux secs.

— Ecoute, mon vieux, dis-je à Courbouillon, je ne veux pas être une cause d'embarras pour vous, permets-moi de me retirer et de vous laisser en famille.

Courbouillon regarda sa femme dont le visage n'eut pas un frémissement. Il poussa un soupir, me reconduisit sur le palier et là, en me serrant la main, il chercha à excuser sa femme :

— Je ne sais pas ce qu'elle a ce soir, elle doit être fatiguée ; nous aussi nous ne sommes pas toujours de bonne humeur. C'est la première fois que je la vois ainsi. *Evoilà.*

DOUBLE LARCIN

A J.-L. DUPLAN.

*Je rencontre, chaque jeudi,
Jean, le mari de Sylvabelle ;
Il est, pour moi, un vieil ami,
Que j'ai connu bien avant elle ;
Aussi, me raconte-t-il tout,
Même ses secrets de ménage ;
Mais Jean, comme moi, comme vous,
A une épouse des plus sages.
Cependant, il a découvert
Que, bien avant qu'il la marie,
Elle avait de petits travers,
Comme toutes ont leur manie !
Sylvabelle avait, notamment,
Le défaut d'aller en maraude ;
Et, paraît-il, assez souvent,
Cette charmante némérose
Chassait, sous les noyers ombreux,
Les noix dont elle est très friande,
Et, en se souciant fort peu
D'être en délit de contrebande !
Dans un verger, au bord du lac,
Elle opérait, de préférence,
Mangeant et remplissant son sac,
Sans s'en faire un cas de conscience,
Et sans se soucier beaucoup
De piller le propriétaire !
Était-ce un larcin, après tout,
De ramasser des noix par terre ?*

*Le fermier qui, chaque saison,
Sans s'en douter, payait la dime
Avait un fils, joli garçon,
Qui, de l'amour, fut la victime.
Sur son chemin, il vit, un jour,
Une belle et jeune ingénue
Dont le regard, rempli d'amour,
Au beau garçon mit la berlue !
On se revint, et, l'on s'aima ;
Car Jean, c'était lui, prit la belle
Et, par la main, il l'amena
Dans la demeure paternelle.*

*En passant sous les vieux noyers,
Dans le verger, près du rivage,
On vint s'asseoir près du noyer,
Et, l'on parla de mariage.
Ce ne fut que longtemps après,
Que la maraudeuse d'antan
Avoua connaître le pré
Et les noyers, depuis longtemps !
Et, c'est ainsi que, sans façon,
C'est plus qu'un larcin, c'est un crime,
Sylvabelle prit le garçon,
Après les noix de sa victime !
Jean m'a dit : « Tant pis, après tout ;
Car, je suis heureux en ménage ;
Un si adorable filou
Ne saurait être mis en cage ! »*

Pierre Ozaire.

Jamais content. — Un médecin racontait volontiers l'histoire d'un riche marchand américain venu à Paris pour subir une opération. Il s'agissait de lui désarticuler l'épaule. Après examen, le docteur reconnut qu'il y aurait peut-être moyen de sauver le membre. A cet effet, il entreprit un traitement qui réussit.

Quand on lui montra sa note, le marchand guéri fit la grimace et laissa échapper cette réflexion :
— Cela me semble bien cher, car enfin vous ne m'avez pas coupé le bras !

DANS LE BROUILLARD



EST une feuille d'automne, une feuille de hêtre avec encore un petit point vert tendre tout au haut, et déjà les nervures sont brunes... C'est une feuille d'or que j'ai cueilli là-haut cet après-midi. J'espère trouver le soleil — comme beaucoup d'autres — mais soit que le brouillard fut plus épais qu'à l'ordinaire, soit qu'il fut monté avec moi, je n'ai pu sortir du nuage. Mais je n'ai pas perdu ma course, puisque j'ai rapporté cette feuille d'or.

Au village, on est sous un dôme sombre, uniforme, pesant ; le lac se confond avec la rive, les maisons semblent grises et tristes, les arbres sont noirs...

Au Haut-de-la Côte, on est dans le soleil, sous le grand ciel bleu, les arbres sont roux, et, à la lisière du bois, la mer de nuage cache le reste du monde. Peut-être voit-on de l'autre côté, la chaîne des Alpes éblouissantes... peut-être entend-on les sonnaillies des vaches ou le chant d'une grive — peut-être y a-t-il des sorbes rouges au bout de longues branches... Et sans doute au hameau du Haut-de-la-Côte, Jean-Daniel est assis sur le banc devant sa porte, en plein soleil. Il prête l'oreille aux bruits qui montent de ce gouffre de nuées où il y a le Bas-de-la-Côte et la plaine : sifflets de trains, bruits lointains de batteuse — cloche de quatre heures à Villars-Burquin. Plus près, on entend le ronflement régulier d'un moteur et Jean-Daniel pense :

— En voilà un qui vient chercher le soleil.

Moi, je n'ai pas vu le soleil, j'ai bien entendu aussi le ronflement d'un moteur sur la route, mais ça ne se fait pas, n'est-ce pas ? d'arrêter un automobiliste et de lui dire : « Dites donc, puisque vous montez, si vous m'emmeniez avec vous, là-haut, au soleil ? » — Non décidément, ce ne serait pas convenable... Alors pour mieux résister à la tentation, puisque je ne pouvais pas monter au soleil, je suis restée dans le bois, quelque part dans la côte, au bout d'un chemin qui s'enfonce sous les arbres, avec devant moi et derrière moi le mur de ouate blanche, légère, ténue, un peu étouffante de toute cette brume d'eau prisonnière sous le fin réseau des branches de hêtre. Seul le bruit mou de gouttes tombant sur la mousse et les feuilles mortes et toute la lumière de ce coin de forêt venant, surnaturelle, d'un grand hêtre d'or en face de moi, éclairant de son feuillage d'automne tout le mystère du brouillard.

Je suis redescendue, au hasard, à travers le bois, vers le village et le lac, emportant seule la feuille du grand hêtre.

Si je le voulais, retrouverais-je cet endroit ? et si je le retrouve un jour par un ciel clair n'aurait-il pas perdu sa poésie mystérieuse. Sans doute, il y aura tout près le chemin de la Roche, les champs des Biolles ; je verrai le tas de branches et les stères de bois bûché des dernières mises,

prêts à être enlevés, et, à travers les rameaux dépouillés je pourrai voir sur la droite la tranchée que la ligne électrique ouvre dans le bois de la Côte. Mon hêtre aura laissé tomber ses feuilles d'or.

Journal d'Yverdon.

Milandre.

LA LIGNE DROITE



Le brigadier de Sullens passait pour avoir l'esprit délié et la plaisanterie fine.

Aux dernières élections, il avait invité à sa cave les membres du comité de propagande.

Ces messieurs se délectèrent des meilleures bouteilles de leur généreux concitoyen.

Mais, lorsque sonna l'heure du départ, c'est-à-dire celle du « renoncement à la tournée pour manque de place », les chefs de quartiers et membres correspondants se trouvaient pour la plupart en état d'équilibre instable. C'était plus particulièrement le cas du délégué de Daillens lequel selon l'expression consacrée « tenait tout le chemin ». Or, en l'espèce, le chemin, c'était le corridor très long et très étroit qui traversait l'immeuble.

L'homme de Daillens avançait avec peine, débordant alternativement sur la droite et sur la gauche ; heureusement que, d'un côté et de l'autre, les diges réprimaient tous les écarts désordonnés...

Voyant cela, le brigadier pince-sans-rire s'écria avec le plus grand sérieux tandis que de joyeux éclats soulignaient son aimable intervention : « Si c'est ainsi, je veux bien te prêter mon corridor jusqu'à Daillens ! »

A. Mex.

L'esprit du prétoire

Certain magistrat, qui somnole volontiers à l'audience, a pour habitude de dire pour s'excuser :
— On croit que je dors, on se trompe, je me recueille.

Récemment, un avocat plaçant devant lui, s'arrête net et changeant de ton :

— J'attendrai pour continuer, que monsieur le président ait fini de se recueillir à poings fermés.

Un jeune avocat se disposait à plaider une affaire de peu d'importance. Le président lui pose la question traditionnelle :

— En avez-vous pour longtemps, maître ?

Alors, le jeune homme, en toute innocence, lui répond :

— Oui, monsieur le président, pour assez longtemps ; jusqu'à ce que le tribunal ait compris.

Un des assesseurs du président s'étant endormi à l'audience, maître X..., aussi chatouilleux qu'en-nuyeux, s'interrompt tout à coup :

— Pardon, monsieur le président, j'attendrai pour continuer que monsieur le juge se soit réveillé.

— Je veux bien, maître X..., mais lui attend peut-être pour se réveiller que vous ayez fini.

ATTENTE...



LOIN du grand lac aux eaux tranquilles, loin de la route poussiéreuse et encombrée, très loin, dans la campagne, une petite maison dans un petit jardin. — C'est là...

Il n'y a pas de chemin, seulement un étroit sentier qui court dans l'herbe rase jusqu'à l'humble village aux toits de tuiles brunes, en bas ; c'est tout. — Le descendre est facile, mais la colline est si haute que personne n'y monte jamais.

Pourtant !... Ce matin, le facteur a passé, comme il a passé hier, comme il passera demain pour aller plus loin. — Il n'avait rien pour la petite maison. — Rien. — Depuis une semaine, il ne s'arrête plus, depuis une semaine, tous les jours, matin et soir, des yeux le guettent derrière la vitre close, des cœurs ont battu chaque fois, un peu plus, un peu moins, au bruit de son pas lourd, des mains se sont jointes fiévreusement quand il a longé sans la franchir, la courte haie brune où des moineaux pépient. — Rien. — C'est si triste quand l'angoisse vous étreint, insurmontable, et que le facteur passe sans s'arrêter.

Rien encore, ce matin...

Maintenant, c'est le soir. — Le vent d'automne souffle si fort que les feuilles ont fini par s'envoler, toutes, plus loin que la petite